

Le Gardien, le Marin et l'Ecrivain

La mer est le plus grand et le plus beau des déserts songea Joseph en la contemplant ce matin là. Pour tout homme qui s'y aventure, elle offre une liberté inégalée ; procure un sentiment d'humilité face à l'immensité de sa robe bleue ; délivre une suave ivresse à tout œil qui la scrute, l'épie amoureuxment, la séduit d'un regard nostalgique comme pour adoucir la mélancolie du mouvement des vagues ; et donne le vertige pour tout être qui se noie dans son abîme.

Joseph Pellegrino était un homme robuste et d'âge moyen. Quelques cheveux grisonnant brisaient çà et là l'uniformité de sa chevelure brune et courte. Son large front, creusé par des rides ondulées telles la sinuosité des vagues, surplombait des sourcils dérangés et épais qui au moindre froncement prenaient une forme de croissant de lune. La mer semblait avoir prêté à la fois sa couleur à l'iris bleu des yeux de Joseph mais aussi sa profondeur de telle sorte qu'il suffisait de plonger dans son regard pour voir en lui un homme doué de sentiments authentiques. Ces paupières rosées et bombées encadraient un nez plat prédestiné à capter l'air marin tandis que sa bouche aux lèvres pincées dominait un menton boursoufflé à fossette. Avec sa barbe légère, l'expression dominante du visage de cet homme était une discrète et étrange résignation face à l'inéluctable destin d'une vie mortelle.

Issu d'une famille modeste du sud de la France, Joseph Pellegrino se savait chanceux. Adulte, il mesurait sa chance par le fait qu'il exerçait un métier qui le passionnait et que jamais il ne remerciera assez ses parents qui par leur éducation, ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui, un gardien de phare.

Par son intelligence, son sérieux, son écoute, son dynamisme, son envie d'apprendre et de comprendre, Joseph s'illustra parmi tant d'autres gardiens de phare auprès des services maritimes des Ponts et Chaussées et obtint un poste pour lequel il était fait sur mesure. C'est face à la Méditerranée, la mer de son enfance, qu'il oeuvra pour la navigation française en veillant sur le phare du Cap d'Arme de l'île de Porquerolles.

L'édifice, construit en 1830 ne laissait rien paraître de sa vétusté. Situé à la pointe extrême sud de l'île, il mesurait vingt mètres de haut et la portée de son feu faisait de ce bâtiment un phare de second ordre. Selon la classification et l'appellation des gardiens de phares, le Cap d'Arme était un *purgatoire* car construit sur une île. Tout phare situé en mer et qui impliquait en plus des relèves dangereuses était considéré comme un *enfer* tandis que tout phare à terre était appelé un *paradis*. A l'époque, cette classification faisait référence à un plan de carrière qui devait débiter dans un enfer pour s'achever dans un paradis.

Bien que le spectacle dispensé par la Grande Bleue soit apaisant pour celui qui observe avec son cœur le mouvement vivant de l'eau, la paix n'était pas complète. Comme tous ses compatriotes, le gardien de phare était en proie au trouble qui régnait dans l'air. L'ordre naturel de la Nature était bouleversé par la folie des hommes, par la démente d'un seul homme assoiffé de pouvoir. La guerre durait depuis plusieurs années déjà. La France était occupée, blessée, meurtrie dans son identité. Le second conflit mondial avait semé le chaos sur le vieux continent. Pour monsieur Pellegrino, l'été 1944 restera dans toutes les mémoires comme une page de son histoire écrite à l'encre rouge sang.

Ce matin là, après sa quotidienne contemplation de la mer Méditerranée pour s'imprégner de sa beauté, Joseph s'arracha à ses réflexions pour aller entretenir le système optique du phare. Délaissant les quartiers à vivre du bâtiment, il emprunta un escalier en colimaçon puis se dirigea vers la tour, armé de sa caisse à outil et de ses ustensiles de nettoyage. Parvenu au sommet, le gardien prit un grand souffle et balaya l'horizon du regard. Tout était calme. Aucun navire en vue. Les affres de la guerre ne semblaient pas encore être parvenus jusqu'ici aujourd'hui mais Joseph savait que ce calme était relatif car dans peu de temps, avions de reconnaissance et navire de patrouille ennemis allaient briser l'harmonie du ciel et de la mer.

Perché dans la tour du phare, le gardien avait une vue imprenable sur l'île de Porquerolles et bien au-delà de celle-ci. En contrebas, Joseph pouvait apercevoir sa seule richesse matérielle, sa petite embarcation qui lui permettait de regagner le continent. Loin au Nord, il distinguait la rade d'Hyères ainsi que le massif des Maures et à l'Est, l'île voisine de Port-Cros. Après ce tour d'horizon, utile pour assurer avec attention une surveillance, le gardien de phare se mit au travail. L'entretien du système optique allait lui prendre la journée.

L'incessante course du soleil métamorphosait les merveilles de la terre. Selon les heures, la lumière peignait des teintes singulières sur la roche, sur le végétal et sur l'eau. La Grande Bleue ne cessait de jouer avec le soleil en empruntant une myriade de nuance bleutée au fil du jour qui déclinait.

A l'approche du crépuscule, monsieur Pellegrino achevait le nettoyage de l'optique du phare non sans douleurs et sans fatigue. Toujours perché au sommet du bâtiment, tourné vers la mer, il se dit avec un certain étonnement :

- « Tiens ! Aucun avion ennemi n'est venu troubler le ciel aujourd'hui. Et si peu de navire ont croisé mes eaux, tout juste quelques bateaux de marchandises »

- « La paix est t'elle proche ? »

C'est au moment où Joseph s'interrogeait sur la paix que la fragile quiétude du crépuscule fut ébranlée par le conflit mondial qui fit son apparition dans les environs de l'île. Il entendit et vit un ou deux avions tourner haut dans le ciel sans pouvoir distinguer leur appartenance. Mais vu la trajectoire des appareils, il semblait que l'un était pris en chasse par l'autre. Soudain, une déflagration résonna dans les airs. Un des deux avions avait été touché. Le gardien de phare se mit en alerte pour ne rien manquer de la scène tragique dont il est pris à témoin. Peu de temps après la déflagration, une lueur incandescente illumina le ciel pour devenir peu à peu une boule de feu tourbillonnante. C'est ainsi que Joseph pu localiser dans les cieux l'avion en perdition, perdant de l'altitude et prêt à s'écraser en pleine mer à quelques milles du phare du Cap d'Arme. Transi par ce désolant spectacle, le gardien repéra avec précision le lieu du crash aérien et eut juste le temps de vociférer intérieurement contre la bêtise humaine avant de s'animer et dévaler quatre à quatre la tour du phare pour regagner ses appartements afin de s'équiper pour la mer.

Sans plus attendre, monsieur Pellegrino quitta le phare pour rejoindre le sentier escarpé menant à son embarcation, au petit quai où était amarré son voilier. Se hissant avec aisance dans le cockpit, Joseph mit moins de cinq minutes pour gréer son bateau. Ce laps de temps lui permis aussi de sentir le vent, à la fois sa direction et sa force. Tout en gréant la grand-voile sur la bôme et la gorge du mât, il s'imaginait quel cap tenir pour se rendre sur le lieu de l'accident. Une fois la voile d'avant grée, le gardien devenu marin leva l'ancre et largua les amarres.

Son voilier, Joseph le connaît par cœur. Il a confiance en lui. Il respecte et craint la mer sur laquelle il est invité. Le mistral, plus soutenu depuis la fin d'après-midi, engagé dans un flux de nord-ouest va être un allié pour cette navigation d'urgence au crépuscule. Le bateau quitte la crypte pour un premier bord sud-est. Joseph gonfle les voiles, les mets en ciseaux et parvient à rester vent arrière, à la limite de l'empannage. La houle de la Méditerranée accentue le tangage du voilier sous l'action des vagues mais la vitesse est bonne. Scrutant le ciel et les premières étoiles, le marin se repère et se localise par rapport à l'île de Porquerolles et en fonction du lieu où l'avion s'est abîmé en mer. Le cap est bon. La barre franche est souple et délicate. Ayant le sentiment d'être en mesure de sauver une vie, monsieur Pellegrino est en proie à une agitation visible et à une tension nerveuse palpable depuis le cockpit de son voilier qui glisse avec assurance vers la fumée noire issue du crash.

- « Ennemi ou ami, une vie est en danger. La guerre divise les peuples, divise l'humanité ! C'est totalement absurde. » déclare Joseph à lui-même.
- « Il me faut empanner si je veux atteindre mon but. » pense t'il avec conviction.

Immédiatement, le marin met à exécution les manœuvres d'empannage. La voile d'avant étant déjà sur le bon bord, le navigateur chevronné prend de sa main gauche l'écoute de grand-voile pour la libérer du taquet puis de son autre main, manie la barre de quelques degrés. Au passage de l'axe du vent, il accompagne avec l'écoute de grand-voile le changement de bord du gréement afin de limiter la violence de l'empannage. C'est fait ! Joseph se retrouve sur un bord de sud-ouest et borde un peu plus les écoutes pour être sur l'allure portante de grand large. Le voilier gîte légèrement et la barre franche est plus ferme. Les quelques milles le séparant de l'épave de l'aviateur en péril ont été englouti en peu de temps.

A l'approche du sinistre, Joseph saisit sa corne de brume. Soufflant à pleins poumons dans l'instrument, il émet un signal sonore qui reste sans réponse. Des débris de l'appareil flottent et dérivent au gré du courant. En manoeuvrant son embarcation, le marin se met face au vent pour arrêter son voilier. Les voiles faseyent dans une obscurité naissante qui rend difficile l'identification de l'avion. Equipé d'une lampe projecteur, le marin éclaire la zone de la catastrophe dans l'espoir de trouver le pilote. Mais en vain.

La fumée du crash s'est dissipée et une odeur de carburant imprègne maintenant l'atmosphère en provoquant subitement un haut-le-cœur à Joseph qui s'efforce toujours de découvrir une particule de vie au sein de cet environnement investie par la mort. Avec opiniâtreté, ses efforts sont récompensés car à quelques mètres du bateau, il pense reconnaître un bout de carlingue sur lequel figure le drapeau d'un pays. Muni de sa gaffe, il saisit le débris qui allait lui permettre d'identifier en partie l'épave. Sans équivoque, l'avion abattu en plein vol faisait partie de l'aviation française. En regard de cette information délivré par ce fragment de l'appareil, Joseph fut prit d'un frisson et d'une fièvre. Il redoubla les efforts de recherche. Il devait en savoir plus. Quitte à retrouver un corps sans vie, il voulait mener à bien son enquête de reconnaissance et dénicher le moindre détail sur la vie de ce potentiel ami englouti dans les eaux de la Méditerranée. Sans relâche, il navigua dans un périmètre de plusieurs centaines de mètres carrés jusqu'au moment où il se trouva au beau milieu d'une zone où flottait une multitude de papier.

Comme poussé par cette force subtile qu'est l'intuition, Joseph identifia et remonta à son bord une sacoche de cuir. A l'intérieur, une multitude de documents humides qu'il ne tarda pas à consulter tellement son envie de savoir le tourmentait. Les premiers renseignements accablèrent Joseph. Il tenait entre ses mains tremblantes, le plan de vol de l'appareil de l'armée de l'air. Moralement diminué, une imperceptible douleur se dessina sur

son visage crispé et fatigué puis des larmes scintillantes comme les étoiles vinrent irriguer ses joues creusées.

Nous sommes le 31 juillet 1944. L'avion qui s'est abîmé en mer est un P-38 Lightning et son pilote est un homme connu pour être l'auteur du conte « le Petit Prince », l'écrivain Antoine de Saint-Exupéry. Toutefois l'histoire retiendra seulement le singulier destin du phare du Cap d'Arme de l'île de Porquerolles qui fut sauvé de la destruction de l'ennemi grâce au courage de son gardien, monsieur Joseph Pellegrino, humble marin épris de l'aviateur-écrivain disparu tragiquement en mer.

© JFH - Novembre 2009